

L'anthropologie ternaire ou conception spirituelle de l'homme chez les Pères de l'Eglise des deux premiers siècles

par Michel Fromaget

*Né à Bordeaux en 1947, Michel Fromaget a fait des études d'économie avant de se tourner vers la psychologie et l'anthropologie. Il soutient en 1981 à la Sorbonne sa thèse de doctorat ès Lettres et Sciences humaines, intitulée Individuation et idée de mort. Essai d'anthropologie de l'imaginaire. Il est aujourd'hui anthropologue, maître de conférences à l'université de Caen. Après des recherches sur les rituels initiatiques ou thérapeutiques africain, il se voue exclusivement à l'étude de l'anthropologie chrétienne. Spécialiste de la pensée de Maurice Zundel, il étudie aussi l'expérience de l'émerveillement. Il a récemment publié : **Modernité et Désarroi ou l'âme privée d'esprit**, Le Mercure Dauphinois (2007), **Naître et mourir. Anthropologie spirituelle et accompagnement des mourants**, François-Xavier de Guibert, (2007), **Eros, Philia, Agape. Nouveaux essais d'anthropologie spirituelle**, Nouvelles Editions romaines (2008).*

Je désire vous parler d'une conception anthropologique, d'une manière de concevoir l'homme et sa vie, très particulière, et quelque peu méconnue. L'anthropologie en question est celle du christianisme originel, je veux dire du christianisme antérieur aux premières écoles chrétiennes fondées à Alexandrie par saint Clément et Origène à la fin du II^e et au début du III^e siècle. C'est toujours avec joie que j'accepte d'aider les autres à découvrir l'intelligence, la cohérence et la splendeur sans égales de cette anthropologie. Mais vous ne connaissiez assez le moteur qui m'anime, ni d'où provient cette joie, si je ne vous faisais la brève confidence que voici. Je suis enseignant universitaire. Parvenu à l'âge de trente-huit ans, après environ vingt ans d'études et de recherches en sciences humaines, après plus de dix ans de travaux et de publications exclusivement centrés sur les représentations de la vie et de la mort et sur les modèles de la personne, j'en étais arrivé à la conclusion, aussi décevante que corrosive, qu'en matière de conception fondamentale de l'homme et de la vie humaine, la civilisation occidentale, tout au long de son histoire, autant dans le registre profane que religieux, n'avait su mieux faire, pour reprendre les symboles d'Isaïe, que « concevoir du foin et enfanter de la paille ». Or, à cette civilisation, je devais tout, ma personne et mon être même et j'étais désespéré. Et ce désespoir, je le dis sans forcer le trait, aurait pu m'être fatal.

Or voici que le hasard ou la synchronicité, la providence ou la grâce, me fit ouvrir un matin de juin, dans la salle de lecture ensoleillée d'une bibliothèque de province, un livre d'Henri Lassiat expliquant l'anthropologie de saint Irénée. Laquelle n'est autre que celle de la véritable tradition apostolique dont jusque-là j'ignorais tout. Une demi-heure de lecture ne s'était pas écoulée que je sentais monter du fond de moi-même une exaltation inouïe. Le choc intellectuel fut si fort et si intense qu'il provoqua en moi une véritable *metanoïa*, laquelle transforma définitivement mon regard sur le monde et ma vie. Pour parler comme au Livre de la Genèse : « Il y eut un avant, il y eut un après. » Je venais de comprendre quelque affirmation essentielle de l'anthropologie dont je vais maintenant vous parler. Mais, trêve de considérations dont le caractère personnel limite forcément l'intérêt, voici l'itinéraire que nous allons suivre.

Une première partie, intitulée « Enjeu et Histoire » permettra de caractériser l'anthropologie ternaire, tout en la situant par rapport à d'autres modèles, ainsi que dans le cours de l'histoire. *La seconde partie* sera le temps d'un approfondissement de cette conception de l'homme. Il restera alors à montrer avec quelle magnificence celle-ci se

déploie, tant dans le Nouveau Testament que dans les écrits des Pères des deux premiers siècles. C'est là l'objet de la *troisième partie*.

I- Enjeu et Histoire

L'histoire de la civilisation occidentale nous l'enseigne. Des origines à nos jours, elle n'a jamais engendré que trois *conceptions anthropologiques fondamentales*. On peut très aisément les caractériser et les situer les unes par rapport aux autres, en considérant simplement *deux* de leurs traits essentiels. Le premier trait, que l'on peut qualifier d'*ontologique* précise : « la nature et le nombre des dimensions ontologiques nécessaires pour définir l'être de l'homme ». Le second trait, lui, spécifie plus directement sa vie : il n'est autre que « le caractère mortel, transitoire, ou bien immortel, éternel, de celle-ci ».

Le premier trait est une variable nominale à « trois états ». Soit, nous avons affaire à un modèle qui n'authentifie de l'homme que sa dimension *physique*. Soit, à un modèle *dualiste* en ce sens qu'il n'authentifie que les dimensions *physique* et *psychique*. Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il les oppose. Soit, nous avons affaire, enfin, à un modèle *ternaire*, dit encore souvent mais maladroitement « tripartite », c'est-à-dire un modèle qui aperçoit dans l'homme *trois* modalités irréductibles :

- La modalité *physique*, celle du *corps*,
- La modalité *psychique*, celle de l'*âme*,
- Et la modalité *spirituelle*, celle de l'*esprit*.

(Soyez attentifs : les mots « âme » et « esprit » sont entendus ici dans une acception qui ne vous est, peut-être, pas familière. Mais nous y reviendrons.)

Quant au second trait caractéristique qui concerne la nature – au fond absolue ou relative, totale ou partielle, éternelle ou momentanée - de la vie humaine, lui aussi découpe le champ des possibles en « trois parts » radicalement distinctes. Saint-Augustin qui avait intensément réfléchi à la condition de l'homme face à la mort désignait ces trois parts par les trois expressions emblématiques : « *Non posse non mori* », « *Non posse mori* », « *Posse mori, posse non mori* ». Soit :

- « Je ne peux pas ne pas mourir » donc je dois mourir, je dois disparaître,
- « Je ne peux pas mourir » donc je suis immortel et obligé de l'être, je n'y peux rien,
- « Je peux mourir, ou ne pas mourir » donc je peux, si je le désire, être immortel.

Il est absolument indispensable de distinguer très clairement ces trois conceptions de la vie regardée dans la perspective de la mort. *La première conception* nie l'immortalité et même la survie. Elle affirme que la mort biologique fait retourner l'homme au néant d'où il vient. *La seconde* affirme que l'immortalité est pour l'être humain une condition « obligée ». Elle est comme intrinsèque à sa nature. Cette immortalité est dite classiquement « naturelle », « essentielle », voire « substantielle ». *La troisième*, enfin, dit de l'immortalité humaine

qu'elle est seulement une « possibilité », une « éventualité ». Certes, une éventualité aussi cruciale et essentielle que le papillon l'est pour la chenille, ou l'arbre pour la graine, mais une éventualité seulement. L'immortalité est ici conçue comme seulement « proposée » à l'homme, non pas « imposée ». Ce cas est celui de l'immortalité dite « optionnelle », conditionnelle », voire « gracieuse ». Cette catégorisation exclut, on le voit, les conceptions archaïques qui n'ont pas théorisé leur compréhension de l'immortalité et se sont contentées d'entrouvrir les portes de la mort pour apercevoir « le pays de l'ombre de la mort ». Ainsi l'*Arallou* des Mésopotamiens, l'*Hadès* de la Grèce archaïque, le *Sheol* des anciens Hébreux, etc. Mais cette limitation est sans importance puisque ces conceptions ont depuis longtemps disparu et qu'elles ne sauraient être considérées comme fondamentales.

Voici donc que les deux traits caractéristiques essentiels, dont le suivi simultané permet un repérage extrêmement commode des grands modèles anthropologiques forgés, ou adoptés par l'Occident, sont très clairs devant nos yeux. Tous deux connaissent donc *trois états*. Le premier trait concerne les *dimensions*, les *modalités de la personne*, l'autre *son immortalité*. Or donc, dans le champ de la civilisation occidentale, le recours à ces deux traits, que l'on pourrait comparer à deux instruments d'optique, permet l'identification immédiate et sûre des *trois modèles anthropologiques fondamentaux* que voici.

Le premier modèle est celui du christianisme originel. Il sera souvent qualifié « d'évangélique », ou « d'apostolique ». Fidèle à l'anthropologie de l'Ancien Testament qu'il mène à sa perfection, ce modèle connaît de l'homme trois dimensions : *physique*, *psychique* et *spirituelle*, et il conçoit son immortalité comme *optionnelle* (ou *libre*). Clairement exposée par Jésus-Christ, cette conception anthropologique ne survivra pas à sa fécondation par la philosophie grecque, philosophie dont le prestige, au début de notre ère était immense. Cette conception disparaît dès la fin du deuxième siècle.

Le second modèle, la seconde anthropologie fondamentale, est celle née de la fécondation précédente. Du fait, notamment, de saint Augustin qui ignorait pratiquement totalement la tradition originelle, et qui nourrissait une admiration éperdue pour Platon et Plotin ; du fait, ensuite de saint Thomas d'Aquin qui ne jurait que par saint Augustin et Aristote et qui ignorait tout autant la tradition apostolique primitive que saint Augustin ; du fait, enfin, du Concile de Trente, puis de Léon XIII, puis de Pie X qui hissèrent saint Thomas d'Aquin au rang d'*Apostolus Veritatis*, il se trouve que cette seconde anthropologie est aujourd'hui la seule authentifiée par l'Eglise Romaine. À la différence de l'anthropologie apostolique, elle n'aperçoit dans l'homme que *deux dimensions essentielles* : son *corps* et son *âme* (son mental) et *elle lui impose son immortalité*.

La troisième et dernière conception anthropologique fondamentale est née en grande partie des insuffisances de la précédente. Dynamisée par l'Humanisme et la Renaissance, elle ne cessera par la suite de séduire les élites intellectuelles et scientifiques, jusqu'à devenir la norme obligée de toute pensée rationnelle. Cette anthropologie accorde à l'homme *deux dimensions essentielles*: *physique* et *psychique*. D'autre part, véritablement fascinée par l'ordre des réalités sensibles, elle le pense anéanti par la mort qui vient, *elle nie son immortalité*. Dans certains milieux scientifiques avancés (ceux, par exemple, qui travaillent sur l'intelligence artificielle, sous l'inspiration de « l'homme neuronal » de J.P. Changeux), cette conception en arrive même comme vous savez, à n'authentifier et n'accréditer à titre substantiel *qu'une seule composante explicative* : le *corps*.

Tels sont donc ces trois modèles que je qualifierai, pour la commodité de l'exposé, d'*apostolique*, de *catholique* et de *scientifique*. L'erreur de la première partie de ma vie fut de n'avoir pas découvert le premier, complètement occulté par le second. Et, selon moi, la tragédie absolue de notre civilisation fut d'avoir consenti à la disparition de l'anthropologie

apostolique, de l'anthropologie ternaire. Car, priver l'homme de sa troisième dimension équivaut à l'empêcher de naître à son être total, essentiel et seul réel, celui dont la possibilité et la nostalgie, inscrites au plus intime de ses gènes, aimante toute sa vie. Cette privation est semblable à celle qui, détruisant les hormones de mue d'une chenille, l'empêcherait de devenir papillon. À maints égards, cette aliénation ontologique est aussi condamnable. Non seulement parce qu'elle malmène l'être d'une manière d'autant plus redoutable qu'elle est parfaitement invisible, mais parce que, privant l'homme de cet accomplissement intérieur qui est inscrit dans sa nature, elle libère et détourne vers l'extérieur des énergies formidables qui ne savent se dépenser autrement, comme la réalité le montre, que dans la poursuite des valeurs les plus triviales, dans l'exploitation des plus démunis ainsi que dans l'exténuation de la planète. Mais laissons-là, si vous le voulez bien, ce triste tableau, pour mieux découvrir cette conception ternaire de l'humain en qui, personnellement, je vois le seul moyen d'éviter durablement la catastrophe écologique qui vient.

II -Trois regards sur l'anthropologie spirituelle ou ternaire

Le premier regard concerne *la structure de l'être*, le second *la dynamique et le sens de la vie*, le troisième *la perspective « métahistorique »* propre à l'anthropologie spirituelle du premier christianisme.

1 - *Le paradigme ternaire dans sa structure*

Contrairement aux modèles scientifique et catholique, le paradigme ternaire affirme l'existence de *trois* composantes ontologiques, c'est-à-dire nécessaires à la définition de l'être, soit : le *corps*, l'*âme* et l'*esprit*. Mais ces trois composantes de l'homme ne sont certainement pas trois parties qui pourraient, le cas échéant, avoir chacune une existence propre. Pas plus le volume, la forme et la couleur d'un citron, ou d'une fraise, n'ont une existence en soi. Ceci noté, en quelques mots, on peut présenter ces trois « demeures de l'être » ainsi.

Du corps d'abord. Par ses cinq sens, il ouvre sur le monde physique, sur *l'ordre des réalités* sensibles, matérielles. Le corps ouvre sur le monde des *objets*. Mais il n'est pas pour autant seulement « ouverture » et « sensation ». Il est aussi « action ». Par mon corps et par lui seulement, je peux agir dans et sur le monde sensible. Au vrai, le corps est comme une « interface » entre la personne intérieure, l'âme, et la réalité extérieure. C'est par lui que cette dernière « *s'imprime* » dans l'âme et par lui que celle-ci « *peut s'exprimer* » dans le monde sensible. Sans faire nulle injure à l'intelligence, il est parfaitement cohérent de considérer le corps à la manière d'un scaphandre, à la manière d'un appareil adaptatif permettant à l'âme, à la personne, de vivre dans notre monde. Dans celui-ci le corps est matériel, pondérable, mais rien ne dit que cela lui soit essentiel. Ni que le soient non plus les organes et les fonctions physiologiques que nous lui connaissons. Le fait par contre qu'il permette de *localiser* et d'*identifier* la personne qui l'anime, apparaît tout à fait essentiel. Au sujet du corps seul, je n'en dirai pas plus aujourd'hui.

L'âme, maintenant. Dans l'acception plus haut évoquée, elle n'est donc autre que le *psychisme*, le *mental*. Elle est l'*anima* des Latins et la *psyche* des Grecs. L'âme est donc cette entité qu'étudie la « psychologie ». Mais soyez rassurés : pas plus que je n'ai présenté le corps à travers ses organes et ses fonctions, pas plus je ne définirai l'âme par les centres psychiques

qui la composent, ni par les facultés psychologiques : cognitives, affectives, volitives, etc. qui sont les siennes. Je me contenterai seulement de noter qu'elle est le lieu de notre *intérieurité*, le lieu où nous nous situons comme *sujet*, comme *moi*, comme *personne* et de noter qu'elle ouvre, non sur le monde des *objets* et des *réalités sensibles*, mais sur celui des *sujets* et des *réalités intelligibles*. Seule mon âme m'ouvre sur la vôtre et me permet de la « lire de l'intérieur ». Mais l'âme, comme le corps, n'est pas seulement « ouverture ». Elle est aussi « action ». Elle me permet d'agir *dans* et *sur* le monde des sujets par *le langage*, parlé ou non. Nous retiendrons enfin de l'âme ces deux traits.

L'âme humaine, comme l'âme animale d'ailleurs, n'existe pas *en elle-même*. Nul n'a jamais rencontré d'âme sans corps. Ni bien sûr de corps vivant sans âme, autrement il s'agit d'un cadavre, ce qui est tout autre chose. En conséquence de quoi, la personne humaine est une entité bio-psychique, physique et psychologique. Et rien ne sert de nier cette dualité. Le fait ne peut être contesté : ces deux dimensions appartiennent bien à deux « ordres de réalités » différents. Le monde des os, des cartilages, des viscères n'est pas le même que celui des pensées, des souvenirs, des émotions, des idées et des rêves. Une preuve évidente : les yeux du corps ne peuvent voir les idées. Or celles-ci existent bien.

Un second point capital est certainement celui-ci. Pas plus que la personne ne se réduit à son corps, celle-ci ne se réduit à son âme. D'autre part cette dernière, comme le corps, joue pour la personne une fonction d'*adaptation* et de *sauvegarde* dans le milieu naturel et social, physique et psychologique qui est le sien. Et elle remplit ce rôle non seulement pour l'*individu* mais, simultanément, pour l'*espèce*. Il se trouve donc que le « moi » est *naturellement égocentré* : c'est là sa fonction et c'est là sa pente. Il ne faut surtout pas nous leurrer sur notre « grandeur d'âme » : le plus fréquent est que, quelles que soient l'étendue de nos connaissances, la hauteur de notre intelligence, la générosité de nos sentiments, nous ne les mettions jamais en œuvre que pour améliorer notre confort, ainsi que celui de notre espèce biologique, les deux étant, bien sûr indissociables.

L'esprit enfin. Puisqu'il est temps de dire quelques mots de lui, qui est de loin la dimension la plus délicate. Nous y avons insisté, l'anthropologie moderne, celle qui nous a éduqués et qui nous est quotidiennement assénée, dit que « *l'être humain est essentiellement et exclusivement tissé de corps et d'âme* ». Elle dit que cet être est la personne définie par la combinaison de ce corps et de cette âme. Et qu'il n'est rien d'autre. C'est là, du moins, ce que l'on veut nous faire croire. Or, il faut savoir que depuis la nuit des temps, en Orient comme en Occident, il y eut des hommes pour éprouver et expérimenter dans leur chair que l'être humain, loin d'être condamné à vivre dans cette prison à deux dimensions, est capable d'explorer de lui-même une autre profondeur. Au moins une. C'est celle-là que nous nommons ici *esprit*, mais d'autres mots ont été utilisés. L'important toutefois n'est pas là. Il est que, par-delà les différences d'époques, de civilisations, de langages, tous les hommes reviennent de leur expérience de l'esprit, non seulement bouleversés, mais avec sensiblement le même discours. Lequel met en relief, notamment, les *quatre affirmations* que voici :

1- L'expérience de l'esprit est une expérience intérieure. Non seulement intérieure au corps, mais à l'âme, ce que Justin Martyr, philosophe et maître de sagesse à Rome au II^e siècle disait ainsi : « Le corps est donc le lieu de l'âme, comme l'âme est elle-même le lieu de l'esprit ». La notation est importante qui signifie que, même si au cours de l'expérience spirituelle, les apparences du monde extérieur changent, cela ne signifie nullement qu'il se modifie, mais simplement *qu'il est perçu* à une autre profondeur.

2 - Pour intérieur que soit l'esprit à l'âme, il ne se réduit pas à elle, il n'en est pas une partie, un élément, une fonction. En vérité la distance qui les sépare est infinie. L'esprit n'appartient pas au même « ordre de réalité » que l'âme. Si au plan de la conscience, la

distance séparant le corps et l'âme, le monde des muscles et des glandes, de celui des pensées et des idées est immense, encore plus l'est la distance séparant le monde de l'esprit de celui de l'âme. Blaise Pascal disait joliment « qu'elle est infiniment plus infinie ».

3- Comme l'âme et le corps, l'esprit est « ouverture et « action ». Mais sur un monde particulier : le monde spirituel. Or celui-ci s'avère aussi invisible et aussi inconcevable aux « yeux de l'âme », c'est-à-dire à « l'intelligence rationnelle et discursive », que les pensées sont invisibles aux yeux de la chair.

Le monde spirituel n'est plus celui des « apparences », mais des « essences », celui des réalités « en soi ». Qui le voit connaît plus clairement la raison ultime des choses, leur origine et leur fin. Ce monde est « non-local » et « atemporel ». De manière générale, pour les philosophes, il est le monde de la « Sagesse ». Pour le platonisme il est le monde des « Idées ». Pour les différentes religions du monde, il est celui de Dieu, de la Divinité, de l'Inconditionné, de l'Incréé etc. Suivant les traditions religieuses et les auteurs inspirés, son nom diffère : il est le « Royaume des Cieux » de Matthieu, le « Royaume de Dieu » de Jean, le « Troisième Ciel » de Paul, le « Brahman » de l'Hindouisme, le « Nirvâna » du Bouddhisme, le « Tao » du Taoïsme, etc.

4 - Le sujet qui fait l'expérience de l'esprit a le sentiment très net que celle-ci l'ouvre sur la *totalité de son être* et aussi qu'elle le *transforme* en direction même de cette totalité. Cette transformation est ressentie et conçue comme véritablement fondamentale, non seulement pour l'individu, mais aussi pour l'espèce. Elle est semblable à la métamorphose de la chenille en papillon, à celle qui transforme la larve en imago. Par elle, et en elle, c'est le projet caractéristique et ultime, - le projet inscrit au cœur de la nature humaine -, qui se réalise, ou qui, plus exactement, commence à se réaliser. La métamorphose en question n'est nullement un symbole. Expérimenter, donc accueillir et vivre son esprit, c'est déjà le mettre en acte. C'est sortir de la condition naturelle et partielle, où l'on est encore fait de « corps et d'âme » pour commencer à se vivre pleinement, en totalité. Or cette totalité est tissée de « corps, d'âme et d'esprit ». Non, cette métamorphose n'est pas une image : elle se traduit par des transformations de sensibilité, de sentiments, de pensées, d'attitudes, de comportements. Parmi celles-ci, quelques unes, pour nous, les plus significatives sont certainement le consentement toujours plus grand donné à l'amour, ainsi qu'une attitude radicalement différente face à la mort.

2 - Une anthropologie qui connaît deux naissances, deux vies et deux morts

L'anthropologie spirituelle ou ternaire, a la particularité de connaître de l'homme : *deux naissances, deux vies, deux morts*. Une manière féconde de comprendre cette « triple multiplication par deux » consiste à réexaminer comment se positionnent, dans la perspective qu'elle ouvre, les trois modèles anthropologiques occidentaux – *apostolique, catholique et scientifique* – présentés plus haut. Commençons par ce dernier.

1 - *L'anthropologie scientifique*, universitaire, académique, humaniste, etc. se signale notamment parce qu'elle ne connaît de l'homme qu'une *naissance*, une vie et une mort. Ce qui est parfaitement logique. L'homme achevé étant pour elle tissé uniquement de *corps et d'âme*, de *corps et de mental*, elle constate que le bébé, au sortir du ventre de sa mère biologique, est déjà ainsi fait. Il possède déjà un corps et une âme *en acte*, on dira *actuels*, même s'ils sont encore involués et demandent à croître et grandir. Le temps de cette naissance, l'occasion de ce développement, sera précisément la vie naturelle, biologique qui suit la naissance. Le sens de cette vie, de cette vie unique, comme celui de la naissance qui

l'inaugure, est justement dans le développement et l'épanouissement, puis dans l'entretien et le contentement du corps et de l'âme. Selon cette conception, il ne saurait être nulle part ailleurs. J'ai déjà signalé une conséquence extrêmement grave, de cette vision aliénante. En effet, une fois atteint le plafond de ses possibilités physique et mentale – et cela vient très vite –, l'individu n'espérant plus de gain sur le plan de l'*être* se focalise forcément sur l'*avoir*, le *pouvoir* et l'*argent*. De là, l'état lamentable de notre civilisation. D'autre part, incapable de concevoir la vie autrement que venant du corps, lequel manifestement se décompose, cette anthropologie n'authentifie donc qu'*une seule mort*, la biologique, celle qui vient.

2 - A l'exact opposé de cette vision de l'humaine condition, *l'anthropologie apostolique* assigne à l'homme *deux naissances, deux vies, deux morts*. Et il faut donner à ces mots un sens aussi concret que le bois de cette table ! En effet, pour cette anthropologie, l'être humain n'est pas ontologiquement achevé à sa première naissance. Certes celle-ci le dote d'un *corps* et d'une *âme actuels, en acte*, mais d'un *esprit seulement virtuel, seulement en puissance*. Pour accéder à sa condition d'imgo, à sa condition d'achèvement, il doit consentir à sa dimension de profondeur, il doit consentir à *son esprit*, consentir à l'*activer*, à l'*actualiser*, à *le mettre en œuvre*. C'est là le temps dit de la « seconde naissance ».

Alors que la première naissance confère une vie *partielle, relative et transitoire* (c'est-à-dire, en quelque sorte, la vie *biologique*), la seconde ouvre sur une vie *totale, absolue* et par suite *victorieuse de la mort*. La première vie est légitimement accaparée par les questions relatives à l'adaptation, la survie et la reproduction de l'*être partiel, biologique*. La seconde vie est réservée à celles qui concernent l'*être total, essentiel, spirituel*. Telles sont donc les *deux vies* authentifiées par le paradigme ternaire, et elles sont très différentes. L'expression de « seconde », ou « nouvelle naissance », pour pertinente qu'elle soit, n'est cependant pas sans risque, notamment celui de faire croire qu'après elle, *tout est fait*. Or, bien au contraire elle signifie que *tout commence*, voire seulement que *tout peut commencer*. Mais si, et seulement si, le sujet y consent, c'est-à-dire s'il prend la ferme et vraie résolution de se désapproprier de lui-même, de se décoller de lui-même, pour toujours plus se fier à l'être essentiel, et au fond seul réel, qu'il vient de découvrir en lui. En résumé, la nouvelle naissance n'est *jamais faite* et toujours à *faire*. Jamais *derrière*, toujours *devant*.

Alors, au prix de cette compréhension de soi infiniment humble – car pour l'anthropologie ternaire l'homme ordinaire *n'existe pas*, du moins pas encore en tant qu'homme – alors, peu à peu, la nouvelle naissance produira son fruit, qui est celui de l'esprit. Or donc, ce fruit quel est-il ? Autrement dit, quelles sont les qualités de l'homme total, spirituel, nouveau, qu'elle met au monde ? C'est là un sujet trop vaste pour que je le traite aujourd'hui. Mais, de connaître la définition suivante, donnée par saint Paul dans sa *Lettre aux Galates* (5,22), vous y introduira par la meilleure porte. Car dit saint Paul :

« Le fruit de l'esprit est amour, joie, paix, patience, bonté, fidélité, générosité, humilité, tempérance ».

Deux naissances, deux vies disons-nous ! Mais aussi *deux morts*, deux morts véritables. L'une *partielle, relative et momentanée*. L'autre *totale, absolue et définitive*. La première clôt la vie biologique. Comme cette vie, cette mort nous est *imposée*, la vie de tous les jours nous le prouve. Le Christ lui-même, qui a été totalement homme, a connu cette mort. Celle-ci est *partielle*, car elle ne tue que le corps physique, et *relative* puisque le défunt lui survit. La seconde mort contrairement à la première, n'est nullement *imposée* : elle est *libre*, en ce que l'être humain, s'il consent à son achèvement, *peut l'éviter*. Et c'est bien là le cas de l'immortalité conditionnelle car, si l'homme refuse de naître à lui-même, alors il peut déjà se considérer comme mort, mort d'une mort *totale, absolue, définitive*, une mort dont il peut être

certain qu'elle s'actualisera. À ce sujet, je vous rappelle que les quatre évangiles, dans leurs versets, ignorent totalement cette vie de souffrances horribles et éternelles que nous appelons « Enfer ». Ils ignorent même le mot. C'est la lecture avec les lunettes de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin qui brutalise les textes jusqu'à les faire accoucher d'un Enfer éternel qu'ils ignorent totalement.

3 – Alors, justement, *l'anthropologie catholique* celle, cautionnée par les deux saints précédents, comment se présente-t-elle, comparée aux deux autres ?

Vu que cette anthropologie n'est pas au cœur de mon sujet, je serai à son propos très bref. En vous disant qu'elle se présente mal. Mal, parce qu'elle refuse, comme en témoigne le catéchisme, toute valeur substantielle, définitionnelle à l'esprit. Pour elle, comme pour la science, l'homme « corps et âme » est un être achevé qui voit le jour à sa première naissance. Certes, elle parle de « seconde naissance », mais ce n'est plus pour elle qu'un pieux symbole. Symbole dénué de toute efficacité comme les faits quasi-toujours, le montrent. Mais alors, direz-vous, l'homme « catholique » n'ayant pas la possibilité d'accéder à la dimension de l'esprit n'a pas accès à l'immortalité ! Détrompez-vous : c'est là un raisonnement *ternaire*, résolument ignoré par l'anthropologie catholique, qui, au contraire de l'Écriture, affirme que l'homme « corps et âme » est naturellement, définitivement, incurablement, *immortel*. Certes pour le bonheur des élus, mais au prix, pour le rebelle et les réprouvés, d'un sort si effroyable, et si injustifiable que le mieux est certainement de n'y point penser.

3 - La perspective « méta-historique » de l'anthropologie chrétienne

Cette perspective sur laquelle le catholicisme romain est généralement discret, est à l'anthropologie spirituelle absolument essentielle. Car, selon elle, à l'origine, « au commencement » du monde – je n'ai pas dit de « ce monde », de la création telle que nous l'expérimentons aujourd'hui – au commencement du monde donc, Dieu créa l'homme en état d'inachèvement, seulement « corps et âme », et comme tel mortel, mais avec la faculté de collaborer à son achèvement, avec la possibilité de devenir participant de la nature divine et, par la suite, de devenir immortel. Au pays d'Eden, les conditions paradisiaques étaient à cet achèvement si favorables, qu'Adam n'avait nullement besoin de passer par cette seconde naissance, pour nous aujourd'hui si onéreuse, puisqu'en notre actuelle condition, elle ne saurait se produire sans que nous ne mourrions à nous-mêmes. Il lui suffisait, tel la graine à la fleur, d'être docile à l'esprit qu'il portait en lui. Condition qui demandait cependant à Adam de ne pas obéir au Prince de l'abîme, à l'Antique serpent. Or c'est là ce qu'il fit. Alors le monde bascula avec lui, se dénaturant, se dégradant, jusqu'à se figer dans cet état d'altération et de désolation, de matérialité, de spatialité, de temporalité qui est le sien aujourd'hui. Mais voici qu'il est maintenant temps d'écouter le propos même des Pères des deux premiers siècles, alors qu'ils parlent des *trois composantes de l'homme*, de ses *deux naissances* et de son *immortalité*. Afin que chacun soit intimement persuadé que l'anthropologie de ces Pères n'est nulle autre que celle du Nouveau Testament, je rappellerai en chaque cas quelques-uns de ses versets les plus révélateurs.

III - L'anthropologie ternaire dans les écrits du premier christianisme.

Il ne pourra bien sûr s'agir ici que d'un simple échantillon de citations. J'ai divisé ce recueil en trois parties suivant que ces citations concernent le thème de la structure ontologique, celui des deux naissances, celui enfin de l'immortalité.

1 - À propos du thème de la structure ontologique

Dans les textes de l'Écriture, certainement le plus rare est que l'anthropologie ternaire s'énonce dans sa séquence complète : « corps, âme et esprit ». Ceci vient notamment de ce que le corps est une dimension si nécessaire et si évidente qu'il est, là, très fréquemment sous-entendu. C'est pourquoi, on peut tenir pour certaine l'empreinte de paradigme ternaire, dès lors qu'on voit se décliner la seule distinction « âme, esprit », ou bien « âme, cœur » puisqu'en tel cas, dans le vocabulaire biblique le *cœur c'est l'esprit*. De même encore, lorsqu'on rencontre le simple doublet « chair, esprit », puisque la chair, à elle seule, désigne dans la Bible *l'homme biologique entier*, corps et âme.

Ceci noté, permettez-moi de signaler à votre bienveillante attention les textes révélateurs suivants.

En tout bien tout honneur, voici d'abord la grandiose finale de la *Première Lettre aux Thessaloniens* de saint Paul :

« Que le Dieu de Paix lui-même, vous sanctifie tout entier et que tout votre être, esprit, âme, corps soit gardé irréprochable pour la venue de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Th 5, 23)

Puis citons le fameux verset He (4, 12) qui révèle que c'est la parole divine en personne qui permet de séparer « l'âme et l'esprit ». La *Lettre aux Romains*, quant à elle, en son chapitre 8, n'oppose pas moins de sept fois la chair et l'esprit. Par exemple en ces termes : « Car les pensées de la chair c'est la mort, les pensées de l'esprit c'est la vie et la paix ». La *Lettre aux Galates* de même oppose deux fois « les œuvres de la chair » à celle de « l'esprit » (5, 17 ; 5, 19-22). Vient enfin la célèbre *Première Lettre aux Corinthiens* qui n'a de cesse de mettre en regard l'homme charnel, ou psychique, et l'homme spirituel (2,14-15; 3,1; etc.) ou bien encore le « corps psychique » et le « corps spirituel ».

Mais l'anthropologie de saint Jean et celle de saint Paul, ternaires toutes les deux, sont bien sûr, une et même. En témoigne la manière dont Jean explique « l'Incarnation », lorsqu'il dit du Verbe, qui est *esprit*, « qu'il se fait chair » (Jn 1,14). Ou bien lors de la « Passion » lorsqu'il dit de Jésus sur la croix qu'il « remet son esprit » (Jn 19, 30). Passion dont saint Pierre révélera le versant de « Résurrection » par ces mots : « Mis à mort dans la chair, il a été rendu à la vie par l'esprit » (1 Pe 3, 19). Bien sûr, Paul, Pierre et Jean ne sauraient concevoir l'homme autrement que Jésus lui-même. Or Jésus dans l'évangile de Jean révèle que : « ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit » (Jn 3, 6), ou encore que : « c'est l'esprit qui fait vivre, la chair ne sert de rien »(Jn 6, 63). Toutes paroles aussi transparentes que le cristal et aussi décisives que le Jugement dernier.

Mais, dans les trois autres évangiles, Jésus pense aussi en termes d'anthropologie ternaire. Par exemple, lorsqu'il rappelle que « l'esprit est ardent, mais que la chair est faible » (Mt 26.4 ; Mc 14, 38). Ou bien dans les quatre reprises du grand commandement « tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force » (Mt 22,37 ; etc.). Car, ici, le cœur est l'esprit et la force celle du corps. Mais le plus beau des versets ternaires de l'Évangile est, selon moi, celui où Marie, en saint Luc, s'exclame : « Mon âme exalte le

Seigneur, exulte mon esprit en Dieu mon sauveur » (Lc 1, 48). Vous avez reconnu le début du *Magnificat*.

Je suis très loin de vous avoir cité tous les versets néo-testamentaires marqués du coin de l'anthropologie tripartite, mais je vous espère convaincus. Bien entendu le paradigme anthropologique des « Pères apostoliques » qui ont connu les apôtres, puis des premiers « Pères apologistes », qui ont connu les précédents, ne pouvait être autre. Ecoutez :

1- De saint Ignace, mort dévoré par les fauves à Rome vers 110, homme dont les lettres suffirent à démontrer la dimension surhumaine, dans sa *Lettre aux Ephésiens* : « les hommes charnels ne sont pas capables d'actes spirituels » (Eph 8, 2). Dans les sept lettres que nous avons de lui il ne campe le clivage « chair / esprit » pas moins de treize fois. Et il s'adresse à l'évêque Polycarpe de Smyrne en ces mots pour nous si extraordinaires : « Toi qui es chair et esprit » (Pol 2, 2).

2 - La *Seconde lettre de Clément de Rome aux Corinthiens* contient la plus ancienne homélie connue. Elle date de l'an 120 env. Nous y lisons : « Comprenez frères, il faut respecter la chair si nous voulons avoir part à l'esprit » (...) outrager la chair, c'est exclure l'esprit » (14,3). Sage conseil n'est-ce pas ?

3 - De l'*Apologie* d'Aristide, adressée vers 158 à l'empereur Adrien, voici ce passage remarquable, qui précise en plus de quoi le corps est fait : « Comme tu le concéderas toi aussi, Ô roi, l'homme est composé de quatre éléments d'une part et, de l'autre, d'une âme et d'un esprit (...) Sans l'une de ces dimensions, il n'existe pas comme homme » (7,1).

4 - De saint Justin Martyr fondateur de la première école de philosophie chrétienne à Rome, dans son traité *De Résurrection* qui date des années 160 : « le corps est donc la maison de l'âme, comme l'âme elle-même est la maison de l'esprit, ce sont ces trois là qui seront sauvés ». Cette notation capitale a déjà été citée.

5 - De Tatien, élève et continuateur de Justin Martyr dans son *Discours aux Grecs* des années 170 : « Par elle-même, l'âme n'est que ténèbres et rien de lumineux n'est en elle... ce n'est donc pas l'âme qui sauve l'esprit, mais elle qui est sauvée par lui ». (chap. 13)

6 - Dans le fameux et irremplaçable ouvrage de saint Irénée intitulé : *Contre les hérésies ou réfutation de la gnose au nom menteur*, livre qui date de 180 environ, je pourrais extraire cinquante citations témoignant de sa conception ternaire de l'homme. En voici deux seulement, suffisamment décisives : « Ils ne comprennent pas que trois dimensions ainsi que nous l'avons montré, constituent l'homme parfait : à savoir la chair, l'âme, l'Esprit. L'une d'elles sauve et forme, à savoir l'Esprit ; une autre est sauvée et formée, à savoir la chair ; une autre, enfin, se trouve entre celles-ci, à savoir l'âme... » (V 9.1). Et ce rappel : « Que nous soyons un corps tiré de la terre et une âme qui reçoit de Dieu son esprit, tout homme quel qu'il soit le confessera » (V 6, 1). « Tout homme quel qu'il soit ! » : vous le constatez, en ces temps anciens, le paradigme ternaire était une évidence.

Mais examinons maintenant de plus près comment, en ces temps, se disait cette « deuxième naissance » sans laquelle l'anthropologie spirituelle, ou ternaire, serait dépourvue de sens.

2 - A propos du thème de la « nouvelle naissance »

Ce thème est donc aussi capital que le précédent. Il lui est consubstantiel absolument. Cependant, pour ne pas abuser de votre attention, je me limiterai ici à citer seulement quelques paroles de Jésus, de Jean, de Paul et, enfin, de la « Lumière des Gaules », je veux dire de saint Irénée.

1 - Dans l'évangile de Jean, le premier miracle de Jésus-Christ, celui des noces de Cana, laisse entrevoir le ternaire humain et la nouvelle naissance. Car les *jarres* sont le *corps*, l'*eau* est l'*âme* et le *vin* est l'*esprit* (Jn 2, 1-11). Mais la dernière parole de Jésus sur la croix, parole par laquelle il dit à Jean, lui montrant Marie, « Voici ta mère » (Jn 19,27) cette parole dit ce même ternaire et cette même naissance. Car il n'y a pas de naissance à l'esprit sans une « mère » et celle-ci, pour les chrétiens, est la Vierge Marie, elle qui enfante Dieu en l'homme. Cependant, pour pénétrer plus avant les mystères de cette nouvelle naissance, il faut en référer à l'enseignement donné par Jésus au pharisien Nicodème venu l'interroger la nuit en secret. Cet enseignement commence par ces mots : « Vraiment, vraiment je te dis : si on ne naît de nouveau on ne peut voir le règne de Dieu (...) ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il faut naître de nouveau » (Jn 3,3-7). Vous trouverez cet enseignement au chapitre trois de l'évangile de Jean dont le Prologue commence opportunément par rappeler que le Verbe a justement donné aux hommes « le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1,12), autrement dit le pouvoir de naître une seconde fois. Dans sa première lettre aussi, Jean délivre à propos de la nouvelle naissance un enseignement plus précieux que l'or et le diamant. Notamment lorsqu'il écrit : « Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu ». (1 Jn 4,7)

2 – Saint Paul, plus que tout autre auteur sacré, évoque fréquemment la « nouvelle naissance », mais jamais sans la nommer ainsi. Il préfère recourir aux notions de « conversion », de « renouvellement », de « transformation », de « transfiguration », de « métamorphose », mais, bien sûr, la signification demeure exactement la même. Une particularité de la pensée de saint Paul est qu'elle affectionne de camper cette naissance comme passage de « l'homme ancien à l'homme nouveau » (2 Co 5,17), de « l'homme vieux à l'homme neuf », de « l'homme psychique à l'homme spirituel » (1 Co 2,13-15), ou bien de « l'homme charnel » au même homme, ou encore de « l'homme extérieur à l'homme intérieur » (2 Co 4,16).

3 - Mais voici, choisis parmi bien d'autres, les termes saisissants en lesquels saint Irénée campe les deux naissances : « Comment donc les hommes sépareraient-ils la naissance de mort s'ils ne sont pas régénérés par le moyen de la foi en la naissance nouvelle qui, contre toute attente fut donnée par Dieu en signe de salut... ? » Ailleurs, le saint évêque de Lyon dit des Ebionites qui sont des hérétiques : « Ils ne veulent pas comprendre que (...) le Père de toutes choses (...) fait apparaître ainsi une nouvelle naissance afin que - comme nous avons hérité de la mort par la naissance antérieure - nous héritions de la vie par cette naissance-ci. Ils repoussent donc le mélange du vin céleste et ne veulent être que l'eau de ce monde... ».

Oui ! N'est-ce pas là ce que trop souvent nous voulons aussi ? Mais vous l'avez compris, cette nouvelle naissance n'acquiert sa signification véritable que si l'homme n'étant pas immortel (par nature) possède cependant *la faculté de le devenir*. C'est donc vers le thème de l'immortalité de l'anthropologie apostolique que, pour terminer, nous devons maintenant nous tourner.

3 - A propos de la condition immortelle de l'être humain

Concernant ce sujet aussi, je vais encore être malheureux, car je dispose de nombreux textes magnifiques dont je ne pourrai citer à nouveau que quelques uns et ceci de manière fortement élaguée.

Mais afin que vous saisissiez définitivement l'enjeu dont il est ici question, laissez-moi tout d'abord porter à votre connaissance les deux faits suivants. Vous pourrez ensuite tirer par vous-même les déductions qui vous paraîtront convenables. J'ai fait le décompte exact des versets néo-testamentaires affirmant le caractère conditionnel, ou optionnel, de l'immortalité humaine. Ils ne sont pas moins de 129.

Tous aussi clairs que les trois suivants de l'évangile de Jean :

« En vérité, je vous dis que celui qui écoute ma parole (...) a la vie éternelle, il est passé de la mort à la vie » (Jn 5.24) ;

« ... si vous ne voyez pas que moi je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jn 8,24) ;

« Dieu, en effet, a tant aimé le monde qu'il a donné son fils, l'unique, pour que tout homme qui croit en lui ne meurt pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3.16).

Inutile de multiplier les exemples : ils sont 129 qui tous disent de l'anthropologie évangélique ceci d'absolument essentiel, à savoir qu'elle laisse à l'homme la liberté de mourir ou de ne pas mourir.

Or voici le deuxième fait que je vous livre sans commentaire.

Suite à l'option radicale prise en 1879 par Léon XIII, intellectuel fervent, en faveur de saint Thomas d'Aquin, Pie X promulgua en 1914 les fameuses « 24 thèses thomistes » lesquelles furent approuvées par Benoît XV en 1917. Ces thèses constituent maintenant pour la philosophie catholique et le catéchisme moderne autant de dogmes quasiment incontournables. Or la thèse numéro 15 dit très exactement :

«L'âme humaine est de nature incorruptible et immortelle ».

Dont acte ! Mais le Nouveau Testament dit précisément le contraire. Et aussi Justin Martyr, et aussi Tatien et aussi Théophile d'Antioche et aussi Saint-Irénée !

Écoutons :

1 - De saint Justin Martyr dans *Dialogue avec Tryphon* (Prologue) :

« Or, que l'âme vive, personne ne peut le nier. Si donc elle vit, ce n'est pas qu'elle soit la vie, mais elle participe à la vie. Or, le sujet qui participe est tout autre chose que l'objet qui participe. L'âme participe à la vie, parce que Dieu veut qu'elle vive. Aussi n'y participera-t-elle plus, lors qu'il ne voudra plus qu'elle vive ».

2 - De Tatien dans son *Discours aux Grecs* (chap 13) :

« En soi, Ô Grecs, l'âme humaine n'est pas immortelle, mais mortelle. Il est vrai qu'elle peut aussi ne pas mourir. Si elle ne veut pas reconnaître la vérité, tout en survivant à la mort du corps, elle entre dans le douloureux processus de la mort (...) Par contre, elle ne mourra pas (...) si elle est instruite de la connaissance de Dieu ».

1- De saintThéophile d'Antioche dans *Trois livres à Autolytus* (II,27) :

« Mais on nous dira : mourir n'était-il pas dans la nature de l'homme ? Pas du tout ! Était-il donc immortel ? Nous ne disons pas cela non plus. On va répliquer : il n'était donc rien du tout ? Ce n'est pas non plus ce que nous supposons. Voilà : par nature l'homme n'est pas plus mortel qu'immortel s'il avait été créé dès le principe immortel, il eut été créé Dieu. D'autre part, s'il avait été créé mortel, il eut semblé que Dieu fut la cause de sa mort. Ce n'est donc, ni mortel qu'il a été créé, ni immortel, mais capable des deux ».

Difficile d'être plus clair n'est-ce pas ?

4- Voici, enfin, un bref extrait de saint Irénée dont on pourrait croire qu'il trempait sa plume dans une encre lumineuse. Après avoir benoîtement rappelé : « qu'il est impossible de vivre sans la vie et qu'il n'y a de vie que dans la participation à Dieu », le saint évêque des Gaules explique ceci :

« Et à tous ceux qui gardent son amour, il accorde sa communion. Or, la communion de Dieu c'est la vie, la lumière et la jouissance de tous les biens qui viennent de lui. Au contraire, à tous ceux qui se séparent volontairement de lui, il inflige la séparation qu'eux-mêmes ont choisie. Or, la séparation d'avec Dieu c'est la mort, les ténèbres et la perte de tous les biens venant de lui » (X, 27,2)

Car telle est la liberté magnifique, mais abyssale, qui, selon l'anthropologie apostolique, est la seule authentique, la seule conforme à l'amour de Dieu et à l'honneur de l'homme. Le Maître de sagesse Ben Sira qui écrivait en 190 avant Jésus-Christ, la campait ainsi :

« Devant les hommes sont la vie et la mort et ce qui plaît à chacun lui sera donné » (Sir 15,17).